

«FARM MANAGEMENT VERSUS PRODUCTION ECONOMICS» DE L'ACTUALITÉ D'UN VIEUX DÉBAT AMÉRICAIN

Jean-Philippe COLIN*

RÉSUMÉ

Cet article apporte quelques éléments d'un débat conduit depuis plus de cinq décennies en économie rurale, aux Etats-Unis, entre une approche empirique de la gestion de l'exploitation agricole et une démarche ancrée dans la théorie néo-classique de la production. Ce débat, resitué dans le cadre plus général des théories de l'entreprise, renvoie fondamentalement à la conception que l'on retient de la science économique et donc à une réflexion de caractère méthodologique. Conduire une telle réflexion est d'autant plus nécessaire que la compréhension du fonctionnement de l'exploitation agricole est un objet d'étude de caractère pluridisciplinaire.

MOTS-CLES

Exploitation agricole - Gestion - Production - Economie rurale - Méthodologie.

INTRODUCTION

Voilà quelques décennies, s'engageait un débat aux Etats-Unis, en économie rurale, entre les tenants du *Farm Management* et un courant qualifié de *Production Economics* - économie de la production littéralement, mais qui désigne en fait les tenants de la théorie économique néo-classique de la production. Qu'il s'agisse d'un vieux débat américain ne signifie pas qu'il ne soit plus d'intérêt ni que cet intérêt se limite au contexte nord-américain. En rapporter quelques échos ne traduit pas selon moi un «hors-sujet» pour les Cahiers de la Recherche-Développement, mais revient à poser un élément d'un puzzle et à jeter des passerelles vers d'autres champs de discussion qui peuvent, mis en perspective les uns par rapport aux autres, contribuer à affermir théoriquement et méthodologiquement la pratique de l'économiste de la production agricole dans les pays en voie de développement et en particulier à cerner l'apport de la science économique dans l'analyse des pratiques paysannes.

I — ECONOMIE DE LA PRODUCTION ET GESTION DE L'EXPLOITATION AGRICOLE

1. Le *Farm Management*

empirique

Historiquement, l'économie rurale est née aux Etats-Unis (comme en France) de l'intérêt porté par des agronomes au *Farm Management*, à la gestion de l'exploitation agricole (1). Le *Farm Management* s'est ainsi développé à partir d'une perspective technique, sans substrat théorique économique, sur la base d'analyses empiriques descriptives. Dès le début du siècle sont élaborées des procédures d'enquête du type visites répétées, simples visites, questionnaires par correspondance, tenues de registres comptables au niveau de l'exploitation (BAKER, 1988).

* Laboratoire d'Etudes Agraires. Centre ORSTOM de Montpellier.

1) On trouvera une présentation de l'histoire de l'économie rurale américaine et des dynamiques des courants qui la constituent dans les articles de JOHNSON (1955, 1967), RUTTAN (1967), JENSEN (1977) et BAKER (1988).

Ce courant, dont WARREN (1927) est l'un des représentants les plus connus, domine aux Etats-Unis jusque dans les années 30; la grande dépression marque le début de son déclin. Le pouvoir politique et les administrations universitaires lui reprochent alors le caractère trop descriptif de ses analyses, le manque de réponses face à la crise, son incapacité à dépasser le stade de l'exploitation agricole et à orienter les décisions de politique économique.

2. Le courant *Production Economics*

des modèles
théoriques

La publication en 1952 de l'ouvrage de HEADY «*Economics of Agricultural Production and Resource Use*» marque le triomphe de l'hégémonie de la *Production Economics* en économie rurale. Ce courant, dont l'émergence remonte au début du siècle, trouve directement ses racines dans la pensée économique et transfère la théorie néo-classique de la production dans le champ de l'économie rurale. Ce cadre de réflexion théorique conditionne désormais la production de la majorité des économistes ruraux et la publication d'articles dans les revues «disciplinaires» les plus prestigieuses. Cette domination semble s'exprimer également dans la gestion des carrières dans les départements d'Economie Rurale des universités américaines.

au service des
producteurs et de la
politique économique

Pour HEADY, l'objet de la *Production Economics* est autant de guider les producteurs individuels vers le meilleur usage de leurs ressources que d'analyser l'efficacité de la combinaison des facteurs pour améliorer l'administration des ressources publiques. Selon lui, les principes de la théorie néo-classique de la production permettent de formuler les hypothèses fondamentales de recherche et fournissent la trame de l'analyse empirique (nature des données nécessaires, etc.).

Dans un premier temps, la formulation de modèles théoriques permet d'établir l'allocation optimale des facteurs de production et guide la formulation des hypothèses servant de base à l'établissement des relations quantitatives entre données. Dans une seconde étape, l'économiste analyse dans quelle mesure et pourquoi la situation étudiée dévie de l'optimum. Enfin, il détermine les moyens et fournit les données quantitatives qui permettront d'orienter l'action afin de passer de la situation réelle à l'optimum (2).

Plus concrètement, il s'agit selon HEADY de résoudre les problèmes suivants: détermination du niveau de production à partir des ressources fixes disponibles; combinaison des ressources pour arriver à ce niveau donné de production; combinaison des activités pour une période de temps donné; calendrier de la production et des ventes étant donnée la variation saisonnière des prix; problème de la conservation des ressources; méthodes pour obtenir le contrôle des ressources; ajustement au changement et à l'incertitude des marchés et des processus de production.

3. Un débat

La domination du courant *Production Economics* dans le champ de l'économie rurale a fait - et continue de faire - l'objet de nombreuses critiques aux Etats-Unis (JOHNSON toutes références, BUTCHER, 1967, WILLIAMS 1969).

éloignement du réel

En premier lieu, la tendance dominante est à la théorisation et à la modélisation quantitative de plus en plus éloignées du monde réel et de ses problèmes. JOHNSON (1955) rappelle que les empiristes (courant *Farm Management* originel) se considéraient comme plus près de la réalité, plus pratiques et plus réalistes que ceux employant la théorie, considérée comme source de préconceptions dangereuses. Bien que de tels griefs soient encore fréquemment avancés, il me semble que la critique méthodologique d'une approche empirique pure («les faits parlent d'eux-mêmes») a définitivement réglé la question. Par contre, si la critique d'une approche théorique en tant que telle n'est plus de mise, celle d'une théorie coupée du réel le reste, tout comme celle d'une conception de l'outil-fin-en-soi.

sectorialisation

En second lieu, la démarche *Production Economics* offre une perspective trop étroite pour rendre compte du champ multidisciplinaire des problèmes pratiques de la gestion de l'exploitation agricole; les exploitants agricoles sont concernés dans leur pratique de gestion par de nombreuses informations non considérées comme économiques (JOHNSON, 1957).

l'exploitation :
une boîte noire

En troisième lieu, la théorie néo-classique de l'entreprise (TNCE), comme d'ailleurs le courant *Farm Management* dans sa version techniciste originale, n'explique pas le fonctionnement des exploitations.

2) La phase de collecte des données est perçue par l'auteur comme une simple phase de routine; la différence avec un institutionnaliste comme K. PARSONS est édifiante (cf. COLIN, à paraître).

une modélisation qui, en fait, occulte les problèmes des exploitations

Enfin, les postulats fondamentaux de cette théorie éliminent du champ d'investigation ce qui précisément pose problème:

- le contexte institutionnel: « (...) l'économie de la production postule que la structure institutionnelle de la production agricole (...) est une superstructure neutre qui peut être juxtaposée au modèle sans en être une part intégrante » (WILLIAMS, 1969) ;

- la perspective dynamique et l'incertitude: dès 1939, SCHULTZ souligne que la théorie économique statique n'est pas d'une grande aide dans l'univers incertain et évolutif de l'exploitant ;

- la technologie et les facteurs fixes: la TNCE, qui traite de la combinaison des ressources, de la combinaison des activités, des niveaux d'emploi d'intrants et des niveaux de production, élude le problème de l'emploi des facteurs fixes ou encore considère la technologie comme donnée, ce qui est de peu d'utilité s'il s'agit d'une variable étudiée, endogène (JOHNSON, 1957).

En définitive, écrit KELSO (1965), « La plupart des développements actuels marquants en économie agricole nous permettent seulement d'être plus exacts, plus positifs, plus quantitatifs, plus complexes dans notre analyse rationnelle de systèmes hypothétiques, simplifiés, imaginaires, dont l'homme - en tant qu'animal partiellement irrationnel, imprévisible, émotionnel - est exclu (...) ».

4. Théories de l'entreprise et débat *Farm Management versus Production Economics*

La référence à la critique institutionnaliste de l'«orthodoxie néo-classique» ressort nettement de ces citations (COLIN, à paraître). Mais le débat *Farm Management versus Production Economics* nous renvoie également, au-delà du champ de l'économie rurale, à une analyse de la théorie de l'entreprise. On retrouve en effet, dans le domaine général de la théorie néo-classique de l'entreprise, le type de critiques énoncées précédemment: irréalisme des hypothèses (en particulier raisonnement à la marge et objectif de maximisation du profit), faible intérêt du point de vue de la compréhension du monde réel de l'entreprise et de la prise de décision.

Selon MACHLUP (1967), ce débat vient d'une confusion fondamentale sur l'objet de la TNCE et sur le concept d'entreprise. Pour clarifier le débat, MACHLUP distingue trois catégories de théories de l'entreprise, le choix de la théorie dépendant du problème étudié :

a) *Le modèle marginaliste (TNCE).*

La TNCE ne s'intéresse pas au comportement de firmes particulières, mais fournit le modèle d'une entreprise théorique qui permet de prédire dans un environnement concurrentiel, avec un nombre limité de variables, les effets agrégés d'un changement de l'environnement (création d'une taxe, etc.) sur les prix et les quantités de produits passant par le marché.

prospectif

Selon MACHLUP, ce modèle devrait être considérablement enrichi pour être appliqué à une entreprise spécifique. Il est possible d'introduire plus de réalisme dans le modèle, mais si le secteur est compétitif, ces éléments apporteront peu par rapport au critère de maximisation du profit, et leur collecte sera coûteuse. La théorie marginaliste est donc utile si le secteur comprend de nombreuses entreprises et si l'analyse ne porte pas spécifiquement sur l'une de ces dernières. En définitive, la TNCE ne permet pas de rendre compte des problèmes des entreprises (problèmes organisationnels, processus interne de prise de décision) car ce n'est pas son objet. Ce dernier reste fondamentalement l'analyse des marchés et des prix; au demeurant, MACHLUP précise que son intérêt à cet égard est plus d'indiquer le sens de variation que d'en fournir une indication chiffrée précise.

Cette position semble être particulièrement cohérente. Restent un certain nombre de points en suspens:

- MACHLUP limite l'intérêt du modèle néo-classique à un environnement concurrentiel; quel modèle retenir si tel n'est pas le cas?

mais limitée à un environnement particulier

- Il n'est pas évident que tous les micro-économistes limitent de façon aussi drastique la fonction de la TNCE. Les nombreuses tentatives de vérifications du réalisme du critère de maximisation du profit et de raisonnement à la marge comme guides décisionnels sont là pour le rappeler; l'ambiguïté des manuels de micro-économie quant au statut méthodologique de la théorie néo-classique également. Ou encore l'argumentation selon laquelle elle doit être utilisée au niveau «micro-

micro» (3), malgré ses limites, à défaut d'autre corps théoriques aussi performants (DEBERTIN, 1986).

ou simple
construction
théorique

- On peut distinguer un autre emploi possible du modèle néo-classique de l'entreprise, lorsque le raisonnement est conduit dans le contexte abstrait d'une «économie pure»; l'objet sera alors de simuler le comportement d'une firme-construction théorique, par un modèle purement déductif dont le test empirique n'est pas réellement un souci premier. Cette utilisation de la TNCE ne me semble pas... marginale, en particulier en matière de publication dans des revues économiques académiques.

- Enfin, on remarquera que se pose encore, après la mise au point de MACHLUP, la question fondamentale de la conception de la théorie néo-classique comme spécifique à un environnement d'économie de marché (avec comme question induite sa validité par rapport à l'analyse de l'entreprise et des marchés), ou comme cadre général d'analyse utilisable hors du contexte de l'économie de marché: économies non monétaires (voir le débat entre substantivistes et formalistes en anthropologie économique), ou pans de la réalité sociale usuellement délaissés par les économistes (économie du crime, de la sexualité, de la reproduction biologique au sein des familles, etc.; BECKER, 1976). Cette question fondamentale ne sera pas débattue ici.

b) Les théories «managériales» (managerial theories)

une adaptation du
modèle orthodoxe

Ces théories sont aussi marginalistes, et postulent également la maximisation d'une fonction objectif, mais cette dernière est modifiée ou rendue plus complexe par l'addition de variables quantifiables, résultats d'observations empiriques: maximisation des ventes et non plus du profit, ajout d'une contrainte dans la fonction-objectif, etc. Ces théories (BOULDING, 1952, par exemple) ne visent donc pas à bâtir un modèle complexe du fonctionnement de la firme, mais retiennent simplement un ou quelques facteurs jugés empiriquement déterminants et les intègrent dans le cadre néo-classique pré-existant; «On garde la boîte noire mais on modifie sa logique» (LEIBENSTEIN, 1979). Avec cette approche qui spécifie certains aspects du comportement des entreprises, le modèle de la firme cesse d'être *a priori* (la TNCE étant *a priori* au sens où son comportement peut être déduit de postulats décrivant l'environnement (CYERT et HEDRICK, 1972)). Le développement récent des «*agricultural households models*» (SINGH et coll., 1986) me semble s'inscrire dans une telle perspective.

c) Les théories «comportementales» (behavioral theories)

s'appuient sur la prise
de décision

Ces théories rejettent le marginalisme et le postulat de maximisation; elles se fondent avant tout sur une analyse concrète du processus de décision dans l'entreprise. Ce courant s'est fortement développé ces dernières décennies, avec en particulier les travaux de H. SIMON et de l'école de CARNEGIE (COHEN et CYERT, 1965 ; CYERT et MARCH, 1963 ; DAY, 1964), et plus généralement le vaste courant de l'analyse des organisations et de l'approche systémique. LEIBENSTEIN (1979) rappelle les traits caractéristiques de la démarche retenue par l'école de CARNEGIE : principe de «*satisficing*» et non de maximisation, rationalité limitée, multiplicité des objectifs des décideurs, prise en compte des rétroactions, des comportements routiniers, résistance au changement, jeu organisationnel pour résoudre les conflits, maintenance de la viabilité de l'organisation.

et une recherche
économique en
relation avec les
autres disciplines

Dans un ouvrage récent, GILAD et KAISH (1986) rappellent le lien entre les économistes de ce courant est d'abord un ensemble commun d'objections par rapport à l'orthodoxie néo-classique: rejet du positivisme comme fondement méthodologique de l'économie, refus de s'en tenir à des raisonnements déductifs, rejet d'une analyse statique, et surtout rejet du modèle simpliste de l'agent rationnel optimisateur. Les auteurs soulignent que l'économie «*béaviorale*», «*façon de voir dans le champ traditionnel de l'économie*» et non sous-secteur de la discipline, conduit à une façon de faire la recherche économique, cherchant à rendre la théorie économique conciliable avec les résultats des travaux conduits en psychologie, sociologie, théorie des organisations, etc., cherchant également à expliquer les comportements réels et à ce titre s'appuyant largement sur des travaux descriptifs. Selon les auteurs, l'économie béaviorale ne constitue pas un courant de la pensée économique mais intègre, du fait de ses caractéristiques relativement larges, tant des keynesiens

3) LEIBENSTEIN (1979) propose d'appeler *Micro-micro theories* les théories concernées par le comportement de la firme, les interactions humaines à l'intérieur de cette dernière et leur incidence sur son comportement.

que des néo-keynesiens, institutionnalistes, autrichiens, voire quelques néo-classiques «ouverts». En définitive, à l'inverse de la TNCE qui annule le rôle du décideur, les théories du comportement et des organisations attirent l'attention sur la nature et les caractéristiques des agents décideurs (BLAUG, 1982). Certains auteurs soulignent toutefois que si dans le champ des analyses concrètes d'entreprises données une approche «béhaviorale» semble opérationnelle, il faut avoir conscience de ses limites: il s'agit d'un «jeu d'ingrédients», d'un ensemble de modèles de simulation adaptés à des cas particuliers, sans qu'il y ait de modèle théorique formalisé à valeur générale (LEIBENSTEIN, op. cit. ; BAUMOL et STEWART, 1971).

Revenons à la question du *Farm Management* et de la *Production Economics*. La définition et surtout la place relative de ces deux approches ne font pas l'objet d'un consensus. Pour certains, le *Farm Management* traite de l'économie de la production agricole envisagée au niveau de l'exploitation (JENSEN, 1977). Il y aurait ainsi une distinction *Farm Management* - micro / *Production Economics* - macro ; on retrouve alors en quelque sorte un parallèle avec la distinction approche comportementale-entreprise/approche néo-classique-marché et secteur.

La tendance dominante actuellement semble être cependant de définir pour objet de la *Production Economics* l'étude de la combinaison et de l'allocation des facteurs de production, sans exclusion du niveau de l'exploitation (on sort ainsi d'une conception machlupienne de la théorie de l'entreprise); l'objet du *Farm Management* étant l'analyse des pratiques agricoles et de gestion des producteurs, et l'aide à la décision de ces derniers. L'aide à la formulation de politique agricole est également parfois évoquée (WILLIAMS, op. cit.).

Dans cette conception dominante, le *Farm Management* peut être perçu comme s'intéressant à un champ plus large que l'économie de la production (au sens de *Production Economics*) à l'échelle des exploitations, mais plus étroit lorsque cette échelle change. Le *Farm Management* est en effet conçu comme un champ interdisciplinaire dont les préoccupations dépassent la seule allocation des ressources; mais ces préoccupations restent centrées (à titre principal du moins) sur l'exploitation agricole. L'économie de la production, en s'intéressant à la combinaison des facteurs et leur allocation, dépasse souvent le niveau de l'exploitation et résonne plus facilement en termes d'agrégats, dans une perspective méso ou macro-économique (CIRIACY-WANTRUP, 1956).

II — PRODUCTION ECONOMICS ET ANALYSE DU SECTEUR

La fonction attribuée à la *Production Economics* pour l'étude du secteur, des marchés, de l'appui à la prise de décision politique, correspond bien la conception de MACHLUP. Dans une telle perspective restent quelques problèmes:

une fiction
scientifique pour
élaborer des
hypothèses

- l'intérêt de la TNCE, en ce qui concerne à une analyse de secteur ou de marché, justifie-t'il pour autant l'irréalisme des postulats et hypothèses? La question du réalisme des hypothèses fait couler beaucoup d'encre en économie, depuis des décennies; l'objet de cet article n'étant pas de faire le point sur cette question, je renverrai simplement aux réflexions conduites sur ce thème en méthodologie économique.

- une mise en garde de CIRIACY-WANTRUP (1956) rappelle que le principe de maximisation peut être utilisé sans problème comme critère d'efficacité employé sous des conditions restrictives. Objectif assumé d'individus ou de groupes, il s'agit alors d'une fiction scientifique, déviation délibérée par rapport à la réalité, qui peut être stimulante pour l'élaboration d'hypothèses à tester, mais «une fiction devient un simple dogme, dès lors non scientifique, si ses deux caractéristiques - conscience de sa nature fictive et utilité conceptuelle - disparaissent».

mais insuffisante
pour l'aide à la
décision

- quant à la fonction d'aide à la décision en matière de politique économique, CIRIACY-WANTRUP rappelle que la politique est principalement intéressée par les conséquences agrégées de la réponse des agriculteurs. Si aucune accumulation de données au niveau de l'exploitation concernant le comportement des producteurs ne peut suppléer l'étude des agrégats, l'étude de ces comportements individuels n'en fournit pas moins les hypothèses concernant les variables qui doivent être considérées dans l'étude des agrégats, et fournit les clés d'interprétation de ces derniers. D'où une complémentarité évidente, pour l'auteur, entre *Production Economics* et *Farm Management*, même dans une optique d'analyse «macro».

Dans le même esprit, WILLIAMS considère que la *Production Economics* peut effectivement fournir une contribution majeure dans le domaine de la politique économique, comme guide d'interprétation des réponses de l'offre par différents secteurs d'activité dans différentes régions. Mais il souligne que lorsqu'il faut mettre en pratique, dans le secteur rural, une politique d'intervention émergeant d'une analyse macro-économique, il est nécessaire de disposer d'une information suffisante sur les problèmes et les comportements des exploitations individuelles; selon lui, la *Production Economics* n'a pas encore fourni une trame adéquate pour interpréter et utiliser cette connaissance.

III — PRODUCTION ECONOMICS DANS UNE APPROCHE A L'ECHELLE DE L'EXPLOITATION

On a vu les limites posées par MACHLUP vis-à-vis de l'utilisation de la TNCE à l'échelle de l'entreprise; la conception dominante en économie rurale, qui attribue à la *Production Economics* l'analyse de l'allocation des facteurs, y compris à cette échelle, est ainsi plus ambitieuse. Que peut-elle apporter à une analyse «micro-micro» (4)?

poser des questions
essentielles

En premier lieu, la plupart des auteurs sont d'accord pour reconnaître qu'elle permet de poser quelques questions essentielles (mais non limitatives) qui doivent intéresser l'économiste: que produire (sur la base d'une dotation donnée en facteurs), comment produire (quelle combinaison des facteurs utiliser), en quelle quantité produire (COUTY, 1987)? Un élargissement du questionnement peut être proposé de façon relativement formalisé par la théorie néo-classique, dans ses développements récents: analyse de la gestion de la force de travail familiale, en termes de «trade-off» loisir/activité productive, travail sur exploitation/travail salarié/production de biens non marchands, consommation/commercialisation (HELLEINER, 1975).

guider la réflexion

En second lieu, elle offre des concepts qui peuvent utilement guider la réflexion: fonction de production, élasticité, avantages comparatifs, rendements décroissants, taux de substitution, coûts (en particulier coût d'opportunité), productivité, etc..

déterminer les
critères économiques

Enfin, elle fournit un cadre cohérent et logique pour déterminer l'optimum économique de l'allocation des ressources, pour une distribution donnée des richesses et des droits et sous réserve de disposer des informations supposées connues par le modèle théorique. Mais WILLIAMS souligne que la démarche courante chez les économistes «orthodoxes» (i.e. néo-classiques) consistant à partir de ce modèle, en relâchant progressivement les contraintes irréalistes, pour comprendre le monde réel, n'est pas recevable. Il propose à l'inverse de partir des activités humaines et des interactions institutionnelles pour simplifier progressivement et définir les variables-clés à inclure dans le modèle.

complémentaire
d'approches plus
larges

Au delà de ces apports, la critique d'une simple perspective *Production Economics* comme contribution de la science économique dans le champ de l'analyse de l'exploitation agricole renvoie à la question fondamentale de la conception que l'on a de la science économique, que traduit bien le débat entre approche de type institutionnaliste et approche de type «orthodoxe» (COLIN, à paraître). Ainsi, BERRY (1984) souligne qu'il est possible, grâce à la théorie marginaliste, de préciser quels sont les meilleurs choix cultureaux, le niveau optimal de subvention d'intrants ou de prix qui augmenteront la production et les revenus des producteurs qui ont accès aux facteurs de production. Mais que cette théorie ne nous dit pas et ne nous aide pas à trouver qui sont ces agriculteurs, comment ils sont arrivés à leur situation présente, et comment on peut supposer qu'ils agissent pour étendre leur dotation en ressources, ou pour réduire celle des autres.

quel statut
scientifique pour le
"farm
management" ?

Reste posée la question du statut du *Farm Management* comme discipline scientifique. HARSH et coll. (1981) défendent une approche du management en termes pluralistes, en proposant une combinaison d'approche empirique, «comportementale», d'analyse des organisations, de théorie de la décision, de théorie marginaliste, de programmation mathématique, d'analyse de systèmes. Par rapport à une telle démarche, JENSEN (1977) pose la question essentielle, restée sans réponse à ma connaissance: est-ce que les différentes disciplines qui se trouveraient intégrées dans une véritable «science du management» existent comme champs parallèles, avec leur propres méthodologies, variables-clé, relations fondamentales? Ou bien y a-t'il des relations entre les variables étudiées par les différentes disciplines qui lient ces dernières dans une théorie générale servant de base à une science du management? Ou encore, y a-t'il une discipline intégratrice? Tout le problème est celui d'une relation entre une discipline scientifique (ou qui se veut telle) établie et

(4) Je n'évoquerai pas ici la position selon laquelle la TNCE constitue l'outillage nécessaire et suffisant de toute analyse de ce type.

une discipline pratique et d'enseignement formée par la juxtaposition/intégration de plusieurs disciplines scientifiques. T. W. SCHULTZ posait bien le problème dès 1939, lorsqu'il écrivait : « Il existe une tendance croissante, tout spécialement en sciences sociales, à souligner la nécessité de conduire des études conjointes (entre disciplines différentes). Il est avancé que ces études assurent une « fertilisation croisée » des idées, ouvrent « de nouveaux horizons » et qu'il se fait sentir davantage un besoin de généralistes que de spécialistes (...). Cette position confond deux éléments qui devraient être conservés distincts. Les problèmes sociaux sont toujours complexes ; ils sont rarement strictement économiques ou politiques ou de tout autre nature. Il est parfaitement justifié que ceux qui ont la responsabilité de trouver une solution à de tels problèmes fassent appel à des généralistes et insistent sur la nécessité de se reposer sur plusieurs champs de connaissance spécialisée pour évaluer la nature du problème et ses solutions possibles. (...) Construire un domaine de connaissance de caractère scientifique reste toutefois un tout autre objectif » (5).

la pluridisciplinarité
comme problème
méthodologique

On notera que la pluridisciplinarité est plus souvent envisagée comme une pratique (effective ou à développer) que comme un problème méthodologique. Mais si une approche disciplinaire est définie avant tout par un regard spécifique sur un champ d'investigation, regard fondé sur un jeu de postulats fondamentaux et de concepts, sur un niveau d'analyse (spatial, temporel), sur une logique de démonstration, sur des méthodes d'investigation, sur une catégorisation des entités observables, en d'autres termes sur une « carte cognitive », pour reprendre l'expression de PETRIE (1976), alors la pratique effective de la pluridisciplinarité se heurte à des difficultés méthodologiques majeures.

Il convient donc d'avoir une idée la plus claire possible de ce qu'est sa propre démarche disciplinaire et de ses limites, ainsi que de la démarche disciplinaire des co-participants au projet et des inévitables champs de recouvrement empirique.

A cet égard, la position de l'économiste est particulièrement inconfortable. Le débat *Farm Management/Production Economics* fait bien apparaître la difficulté de clarifier le rôle que peut jouer l'économiste dans l'analyse des pratiques paysannes. Cette difficulté est liée à la variabilité des conceptions (le plus souvent implicite, me semble-t-il) que les économistes ont de leur propre discipline. Ceci rendra d'autant plus difficile la mise en oeuvre d'un programme de recherche pluridisciplinaire, et d'autant plus nécessaire une explicitation par l'économiste de son objet, de son cadre théorique et méthodologique. Tâche difficile certes, mais avant de demander à l'agronome de comprendre ce que fait l'économiste, il n'est sans doute pas inutile de suggérer à ce dernier d'être en mesure de répondre à la question avec un minimum rigueur.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUMOL W. J., STEWART M., 1971. On the Behavioral Theory of the Firm. In: *The Corporate Economy*, R. MARRIS and A. WOOD Ed. Cambridge, Harvard University Press, p. 118-143.
- BAKER D., 1988. *African Farm Management Research in the Post-FSR Era: Learning From the Past*. Kansas State University (multigr.).
- BECKER G., 1976. The Economic Approach to Human Behavior. *The University of Chicago Press*.
- BERRY S., 1984. Decision Making and Policymaking in Rural Development. In: *Agricultural Decision Making, Anthropological Contribution to Rural Development*. P. BARLETT Ed., Orlando: Academic Press, p. 321-335.
- BLAUG G., 1982. La méthodologie économique. *Economica*.
- BOULDING K., 1952. Implications for General Economics of More Realistic Theories of the Firm. *American Economic Review*, 42-2, p. 35-44.
- BUTCHER W., 1967. Evolvement and Scope of Production Economics. In: *Journal of Farm Economics*, 49-5, p. 802-821.

5) La distinction opérée par G. JOHNSON (1986) entre disciplinary, subject matter et problem solving research est susceptible à mon sens de clarifier les termes du débat (COLIN, 1989).

- CIRIACY-WANTRUP S., 1956. Policy Considerations in Farm Management Reserach in the Decade Ahead. In: *Journal of Farm Economics*, 38-5, p.1301-1311.
- COHEN K., CYERT R., 1965. The Theory of the Firm : Resource Allocation in a Market Economy. *Englewood Cliffs (New Jersey): Prentice-Hall.*
- COLIN J.P., (à paraître), Regard sur l'institutionnalisme américain. In: *Cah. Sc. Hum. ORSTOM.*
- COLIN J.P., 1989. Note de lecture sur Research Methodology for Economists (G. Johnson). In: *Bull. bibliogr. INSEE Coop. 20 (sept. 89)* p. 99-107.
- COUTY P., 1987. La production agricole en Afrique subsaharienne : manières de voir et façons d'agir. In: *Cah. Sc. Hum., ORSTOM*, 23(3-4) p. 391-408.
- CYERT R., HEDRICK C., 1972. Theory of the Firm: Past, Present, and Future. In: *Journal of Economic Literature*, 10 p. 398-412.
- CYERT R., MARCH J., 1963. A Behavioral Theory of the Firm. *Englewood Cliffs (New Jersey): Prentice-Hall.*
- DAY R., 1964. Commentaire sur a Behavioral Theory of the Firm (R. CYERT, J. MARCH). In: *Econometrica* 32(3), p. 461-465.
- DEBERTIN D., 1986. Agricultural Production Economics. *New York: MacMillan Publishing Company.*
- DILLON J., HARDAKER J., 1984. Farm Management Research for Small Farmer Development. *Rome : FAO Agricultural Services Bulletin 41.*
- GILAD B., KAISH S. Ed., 1986. Handbook of Behavioral Economics. *Londres: Jai Press Inc.*
- HARSH S., CONNOR L., SWCHWAB G., 1981. Managing the Farm Business. *Englewood Cliff (New Jersey): Prentice-Hall.*
- HEADY E., 1948. Elementary Models in Farm Production Economics Research. In: *Journal of Farm Economics*, 30-2, p. 201-225.
- HEADY E., 1952. Economics of Agricultural Production and Resource Use. *New York: Prentice-Hall.*
- HELLEINER G., 1975. SmallHolder Decision Making: Tropical African Evidence. In: *Agriculture in Development Theory*. p. 27-52.
- JENSEN R., 1977. Farm Management and Production Economics 1946-70. In: *A Survey of Agricultural Economic Literature*. Volume 1, L. MARTIN Ed., University of Minnesota Press, p. 3-89.
- JOHNSON G., 1955. Results From Production Economic Analysis. In: *Journal of Farm Economics*, 37-2, p. 206-222.
- JOHNSON G., 1957. Agricultural Economics, Production Economics and the Field of Farm Management. In : *Journal of Farm Economics*, 39-2, p. 441-450.
- JOHNSON G., 1963. Stress on Production Economics. In: *Australian Journal of Agricultural Economics*, 7-1, p. 12-26.
- JOHNSON G., 1972. Alternatives to the Neoclassical Theory of the Firm. In: *American Journal of Agricultural Economics*, 54-2, p. 295-303.
- JOHNSON G., 1986. Research Methodology for Economists. Philosophy and Practice. *New York: MacMillan Publishing Company.*
- JOHNSON G., 1987. Holistic Modeling of Multidisciplinary Subject Matter and Problem Domains. In: *Systems Economics, Concept, Models and Multidisciplinary Perspectives*. K. FOX and D. Miles Ed., Iowa State University Press, p. 85-109.
- JOHNSON G., 1988. Farm Management Inquiry: Past and Present Status and Implications for the Future. *Communication au NC181, Determinants of Farm Size and Structure* (multigr.).
- KELSO M., 1965. A Critical Appraisal of Agricultural Economics in the Mid-Sixties. In: *Journal of Farm Economics*, 47-1, p. 1-16.
- LEIBENSTEIN H., 1979. A Branch of Economics is Missing : Micro-Micro Theory. In: *Journal of Economic Literature*, 17, p. 477-502.

MACHLUP F., 1967. Theories of the Firm : Marginalist, Behavioral, Managerial. *In: American Economic Review*, 57-1, p. 1-33.

NORDQUIST G., 1965. The Breackup of the Maximisation Principle. *In: Quaterly Review of Economics and Business*, 5-3, p. 33-46.

PETRIE H., 1976. Do You See What I See? The Epistemology of Interdisciplinary Inquiry. *In: Journal of Aesthetic Education*, 10-1, p. 29-43.

RUTTAN V., 1967. Issues in the Evolution of Production Economics. *In: Journal of Farm Economics*, 49-5, p. 1490-1499.

SCHULTZ T., 1939. Theory of the Firm and Farm Management Research. *In: Journal of Farm Economics*, 21-3, p. 570-586.

SCHULTZ T., 1939. Scope and Method in Agricultural Economics Research. *In: Journal of Political Economy*, 47, p. 705-717.

SINGH I., SQUIRE L., STRAUSS J. Ed., 1986. Agricultural Households Models. *The John Hopkins University Press*.

WARREN G., 1927. Farm Management. *New York: The MacMillan Compagny*.

WILLIAMS D., 1969. Production Economics, Farm Management, and Extension. *In: American Journal of Agricultural Economics*, 51-1, p. 57-70.

«Farm Management versus Production Economics». *The topicality of an old American debate.* — J.P. COLIN.

This paper gives some insights in a debate conducted since more than five decades in american agricultural economics, between the empirical farm management approach and the neoclassical production economics approach. This debate, placed in the general framework of firm theories, rests upon different methodological conceptions of economics. As the analysis of the behavior of farmers is a pluridisciplinary field, the importance of making clear the methodological basis of the agricultural economist's work is underlined.

Key words: Holding, Management, rural economics, production, methodology.

«Farma Management versus Production Economics». *Actualidad de un viejo debate norte americano*. — J. P. COLIN.

Este artículo propone algunos elementos en torno a un debate de economía rural activo en los Estados Unidos desde más de cinco décadas, en el cuál se oponen un enfoque empírico de la administración de finca y una concepción mas arraigada en la teoría neo-clásica de la producción. Dicho debate, una vez ubicado en el marco más amplio de las teorías de las empresas, hace referencia fundamentalmente a concepciones teóricas de las ciencias económicas, y por lo tanto a una reflexión metodológica. Llevar a cabo esta reflexión es necesario ya que la comprensión del funcionamiento de la explotación agrícola viene a ser el objeto de un estudio pluridisciplinario.

Palabras claves: Explotación agrícola, gestión, producción, economía rural, metodología.